

Introduction

*L*E PREMIER HOMME, roman autobiographique inachevé, est un ouvrage posthume. Lorsqu'il paraît en avril 1994, sa publication est attendue depuis longtemps. Tous les spécialistes de Camus en connaissent l'existence. Certains en ont même déjà lu le manuscrit : le philosophe Jean Grenier, l'ami de Camus, bien sûr, mais également Jean Sarocchi, auteur d'une thèse sur Camus et le journaliste Herbert Lottman pour la rédaction de sa très complète biographie.

L'histoire de ce texte est étonnante : il fut découvert dans la sacoche maculée de boue de Camus, près de la Facel Vega dans laquelle il mourut le 4 janvier 1960 en rentrant à Paris. Ces cent quarante-quatre pages ont été écrites pour l'essentiel à Lourmarin, dans la maison que Camus a achetée en 1958 avec l'argent du prix Nobel obtenu en 1957.

La première question qui vient alors immédiatement à l'esprit est « pourquoi avoir attendu trente-quatre ans pour sa publication » ? Catherine Camus, la fille de l'auteur, explique que Francine, sa veuve, hésitait à le publier, car Albert Camus se demandait s'il n'allait pas tout recommencer. Madame Camus avait alors demandé conseil aux amis de son mari – dont Roger Grenier, l'éditeur Robert Gallimard et le poète René Char – et ceux-ci furent d'avis de ne pas le publier. Dans le contexte de l'époque, ce premier jet avec ses imperfections, ses répétitions, ses erreurs risquait de fournir des arguments supplémentaires à ceux qui dénigraient Camus. Il existait une véritable hostilité de l'intelligentsia parisienne envers l'écrivain qui pliait sous le poids du Nobel – que Sartre refusa en 1964. De plus, il semblait désespéré par la crise algérienne qui couvait.

S'occupant de l'œuvre de son père depuis 1980, Catherine Camus se décide à publier ce texte en 1994. Elle y a travaillé trois ans, délai que l'on comprend aisément en voyant les reproductions du manuscrit. Car, « il s'agit d'un jaillissement brut, difficile à déchiffrer. L'écriture était épouvantable, la ponctuation absente. On avait un sentiment de hâte fébrile, comme s'il avait voulu tout consigner pour ne pas oublier. On découvre parfois qu'il continue à écrire jusqu'au bout de la ligne alors qu'il n'a plus d'encre dans son stylo ou qu'il traîne dans sa plume une encre qui fait des pâtés. En revanche, il y avait très peu de ratures », raconte-t-elle¹.

Albert Camus songeait à ce texte dès le début des années 1947-1948, ses *Carnets* l'attestent. Des lettres ou des entretiens contiennent de nombreuses références à ce manuscrit et notamment l'interview que Camus accorde à Frank Jotterand¹. Interrogé sur son travail en cours, l'écrivain répond :

[1] *Madame Figaro*, 16 avril 1994.

«J'en ai le titre et le sujet, mais pour le reste je change toujours en cours de route: *Le Premier homme*. Pour cadre, ces terres sans passé dont je parle dans *L'Été*, terres d'immigration, faites d'un apport de races très diverses [...] J'imagine donc un «premier homme» qui part de zéro, qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'a ni morale ni religion. Ce serait, si vous voulez, une éducation, mais sans éducateur [...] Il serait inscrit dans l'histoire contemporaine, entre les révolutions et les guerres.»

Le Premier homme marque le retour d'Albert Camus à l'écriture car, depuis *La Chute* en 1956, il n'a publié que *L'Exil et le Royaume* et *Réflexions sur la peine capitale*. Ce roman annonce un nouveau départ. Ainsi, ses *Carnets* parlent-ils souvent d'un «retour à la création en liberté»: «Terminé la première rédaction de *L'Homme révolté*. Avec ce livre s'achèvent les deux premiers cycles. 37 ans. Et maintenant, la création peut-elle être libre?» Outre ce retour à l'écriture, ce texte doit être ce qu'il appelle son *Guerre et Paix*. À ce propos, une note des *Carnets* concernant Léon Tolstoï, qu'il admirait profondément, attire particulièrement notre attention: «Il est né en 1828. Il a écrit *La Guerre et la Paix* entre 1863 et 1869. Entre 35 et 41 ans.»

Pourquoi traiter du thème de la quête du père dans ce roman inachevé? Albert Camus a perdu son père à la bataille de la Marne en 1914, alors qu'il n'avait même pas un an –il est né le 7 novembre 1913. *Le Premier homme* est divisé en deux parties: la première intitulée «Recherche du père» et la seconde, «Le fils ou le premier homme». Le titre même de la partie liminaire suffirait à lui seul à justifier le sujet traité ici. Notre attention éveillée, il s'est ensuite avéré, en relisant les

[1] *La Gazette de Lausanne*, le 15 mars 1954.

œuvres antérieures, que le père n'apparaît que très peu ou de façon très fugace, d'où notre idée de traiter ce thème.

Nous avons également constaté qu'il y a peu de recherche du père dans la littérature : les auteurs écrivent plus souvent sur leur mère – nous pensons notamment à Michel del Castillo ou à Albert Cohen. Dans la culture occidentale, la quête du père la plus exemplaire reste le *Télémaque*, de Fénelon. Et Jacques, le narrateur du *Premier homme* pourrait parfaitement employer les termes de Télémaque : « Je vais de par le monde, cherchant quelques échos du renom de mon père. » La quête du père peut également être assimilée à une variante du mythe œdipien. Pour Guy Corneau, dans *Père manquant, fils manqué*, ce mouvement vers le père disparu remonte aux origines : « Pour autant que les mythes nous révèlent les structures de base de l'histoire, nous pourrions dire que le silence du père et la plainte du fils se trouvaient déjà annoncés par le mythe chrétien. Le mythe central qui a guidé les derniers millénaires de notre évolution est étonnamment marqué par l'absence du père. Tout au début, Joseph verra sa paternité niée et il participera très peu à la vie active de son fils Jésus. On ne le retrouvera pas au bas de la Croix avec Marie et les autres apôtres [...] Les dernières paroles du Christ sur la Croix, quant à elles, ne peuvent être plus explicites : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Mythologie du père ou pas, c'est dans *Le Premier homme* que Camus met pour la première fois son père, son enfance et ses émotions sur le devant de la scène. Jamais il n'a raconté avec autant de vérité cette période de sa vie. La pudeur, sentiment très présent chez cet homme du sud, l'en a toujours empêché.

Dans les pages qui suivent, nous allons montrer les différentes modalités d'absence et de présence du père dans la vie

et dans l'œuvre de Camus. Nous nous demanderons si le père est véritablement absent de ses écrits et quelles sont les conséquences éventuelles de ce manque. Puis, nous nous efforcerons de mettre en évidence « l'héritage certain » que le fils a reçu de son père, malgré sa disparition.

Dans une deuxième partie, nous étudierons les substituts ou les différentes figures paternelles. Quand un être vient à manquer, des personnes de l'entourage prennent inévitablement sa place en tentant de pallier cette absence : les membres de la famille – les oncles ou la grand-mère – ou des hommes hors de la famille – le professeur de philosophie ou l'instituteur – marquent Camus de manière définitive.

Dans la troisième et dernière partie, nous étudierons un passage particulièrement fort et émouvant du dernier écrit de Camus : la visite du fils au cimetière de Saint-Brieuc. Cette scène annonce véritablement la naissance de la quête du père. Pour en souligner l'importance, nous avons choisi d'en proposer une étude de texte très détaillée. Puis, dans un deuxième temps, nous nous attacherons à analyser le personnage du père, Henri Cormery, et de voir en quelle mesure « l'effet-personne » fonctionne et nous fait croire en lui.

*Ah! Lointain est cet âge.
Que d'années à grandir,
Sans père pour mon bras !*
René Char

Entre absence et présence

AVANT D'ÉVOQUER les principaux modes de présence et d'absence du père dans l'œuvre de Camus, il s'agit, dans un premier temps, de les rappeler dans sa vie, les écrits étant souvent le reflet de nos sentiments et de nos expériences personnelles.

Le père dans l'œuvre d'Albert Camus

Albert Camus, orphelin quelques mois après sa naissance, ne possède aucune image de l'homme qui fut son père. Lucien-Auguste Camus, soldat de deuxième classe, fut affecté au premier régiment de zouaves et participa à l'opération casablancaise de décembre 1907 à août 1908.

À son retour de la campagne de Casablanca, il trouve un emploi chez Jules Ricôme propriétaire d'une grande compagnie de

transport de vins, et il épouse Catherine Sintès, le 13 novembre 1909. Herbert Lottman relate l'histoire de la famille : «Après la vendange de 1913, Ricôme envoya Lucien-Auguste avec son épouse à nouveau enceinte et leur fils Lucien [qui était né le 20 janvier 1910] en mission de longue durée dans un vignoble qui s'appelait le domaine du Chapeau de Gendarme, près de Mondovi, dans la ville la plus riche de la région de Bône.¹»

À peine parvenus à destination, les membres de la famille ont la joie d'accueillir un nouveau venu, le petit Albert qui naît le 7 novembre 1913.

Puis, les événements se précipitent. La Grande Guerre éclate, fruit de la folie destructrice des hommes. Lucien-Auguste part défendre un pays qu'il ne connaît pas. Il tombe à la bataille de la Marne, combat des plus meurtriers. Catherine, désormais veuve, retourne vivre chez sa mère, à Alger, avec ses deux enfants.

Cette mort prématurée du père n'est pas chose unique dans la famille. Ironie du sort ou acharnement du destin, à la lecture de l'arbre généalogique de la famille Camus, nous constatons que Lucien-Auguste Camus perdit le sien très jeune, en 1886 –alors qu'il n'avait qu'un an– ce qui lui valut d'être placé dans un orphelinat par ses aînés. Il ne le leur pardonnera d'ailleurs jamais et il rompra définitivement avec les Camus.

Pour cette raison, notamment, Albert ne pourra se tourner vers la famille paternelle pour obtenir des informations sur ce père disparu trop tôt. Ceci explique sans doute aussi pourquoi, Camus évoquait son père avec une véritable distance : «Aucun témoin à même d'en parler ni presque aucun document ne subsistait pour combler l'abîme sans fond qui séparait un père décédé des suites de ses blessures à la bataille de la Marne et un enfant âgé de moins d'un an à l'époque du drame.»

[1] Herbert Lottman, *Albert Camus*, Points, 1978, p. 27

Ainsi, « c'est sans conviction qu'il a parlé de son père. Aucun souvenir, aucune émotion. Sans doute un homme comme tant d'autres », écrit-il dans *Entre oui et non*. Car, dans son esprit, que reste-t-il de ce père ? Un éclat d'obus que l'on fait parvenir à la veuve, pensant certainement qu'à défaut de son existence, elle partagera au moins sa mort. Cette absence est silence, comme si avec l'homme, tout souvenir, toute trace avait définitivement disparu. Personne ne parle jamais de ce zouave parti donner sa vie pour la France. « Il y a longtemps que [sa veuve] n'a plus de chagrin. » Une page est tournée. La mère ne pense plus à lui comme à son compagnon amoureux, elle ne voit plus en lui le côté charnel et affectueux. Elle-même n'est pas sa femme, mais sa « veuve » : « Elle a oublié son mari, mais parle encore du père de ses enfants. » Parler étant une image, car la mère incarne plutôt « le silence animal ». Comme l'écrit Paul Viallaneix : « L'œuvre de Camus, plus qu'aucune autre, est fille du silence. Aussi loin qu'il remonte dans ses souvenirs, il se heurte à l'absence ou à l'impuissance de la parole. Il ne peut se répéter aucun mot de son père¹. »

Il devient alors évident que cet orphelin ne mette jamais, ou rarement nous le verrons, son père (ou de père de famille) en scène dans ses œuvres. On y rencontre bien le juge Othon, le père de Victoria dans *L'État de siège*, ou encore le père de Tarrou dans *La Peste*, mais justement, ceux-ci ne donnent pas une image très positive du père.

L'Étranger

Dans *L'Étranger*, c'est bien la mère qui imprègne tout le récit de sa présence, et ce malgré les premières lignes qui annoncent sa mort. L'incipit bien connu – « Aujourd'hui, maman est

[1] Paul Viallaneix, *Le Premier Camus*, Gallimard, 1973.

morte» – plane sur tout le texte. Au premier abord, ceci peut sembler paradoxal. Cependant, malgré sa mort, l'image de la mère surgit à chaque moment décisif ou pénible de la vie de Meursault, que ce soit lui qui y pense ou qu'on lui en parle : « Il m'a demandé si j'aimais maman. J'ai dit : "Oui, comme tout le monde". » Parfois, il se souvient d'une idée, d'un précepte ou d'un mot de sa mère. Et bien entendu, à cause de son apparente froideur à l'enterrement de sa mère et de son comportement au lendemain de ce jour difficile, Meursault est condamné au grand dam son avocat : « Enfin, est-il accusé d'avoir enterré sa mère ou d'avoir tué un homme ? » En outre, une de ses dernières pensées vole vers sa mère : « Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. »

C'est en ce sens que *L'Étranger* affirme les valeurs maternelles ; non seulement il les réaffirme, mais surtout, lorsque le père de Meursault est mentionné c'est par l'intermédiaire de la mère. Il s'agit du récit de l'exécution à laquelle le père a assisté : « Je me suis souvenu dans ces moments d'une histoire que maman me racontait à propos de mon père. Je ne l'avais pas connu. Tout ce que je connaissais de précis sur cet homme, c'était peut-être ce que m'en disait alors maman : il était allé voir exécuter un assassin. Il était malade à l'idée d'y aller. Il l'avait fait cependant et au retour il avait vomi une partie de la matinée. Mon père me dégoûtait un peu alors », conclut Meursault.

La figure du père est évoquée d'une autre manière dans le roman : elle apparaît à l'annonce du procès du parricide qui suivra celui de Meursault. Les deux affaires font d'ailleurs la une de la presse, car, « l'été, c'est la saison creuse pour les journaux. Et il n'y [a] que [l'histoire de Meursault] et celle du parricide qui vaillent quelque chose. » Cette évocation,

plaçant au même niveau les deux histoires, induit un rapprochement logique : Meursault a lui-même commis un « matricide ». De plus, pour Laurent Mailhot, cette comparaison peut être assimilée à un geste meurtrier à l'égard du père : « Il [le juge] pourrait aller plus loin (si son imagination ne « reculait » pas) et assimiler au meurtre du père physique celui du père mythique. En s'élevant au-dessus des convenances, en n'observant pas envers sa mère les attitudes et les règles dictées par la société paternelle, l'Étranger viole ces principes et tue le père¹. »

Certes les figures des juges représentant la loi, ou des prêtres, représentant l'Église, incarnent « la société des hommes » et donc du père. La révolte de Meursault, sa réaction violente face à l'aumônier qui vient le trouver dans sa cellule est très symbolique. Dans un premier temps, il refuse de rencontrer le représentant de Dieu. Puis, quand celui-ci vient le trouver, Meursault lui explique soudain qu'il ne croit pas en Dieu et qu'il n'a nullement besoin d'aide. Lorsque l'aumônier l'appelle « mon fils », Meursault ne peut le supporter : « Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi. » Ce cri de révolte qui éclate à la tête du prêtre illustre en réalité la révolte contre le père.

Carl A. Viggiani explique que « son acte évoque à cet égard un de ceux que Camus estimait particulièrement frappants dans *Les Chants de Maldoror* où l'on voit Maldoror – un révolté, selon Camus – s'attaquer au Créateur² ».

Cette même réaction, refuser de dire qu'il croit en Dieu, se reproduira lors de l'interrogatoire chez le juge d'instruction et lors des entretiens avec l'avocat. Le juge, exposant sa

[1] Laurent Mailhot, *Albert Camus ou l'imagination du désert*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973.

[2] *L'Étranger* de Camus, RLM n° 64-66, p. 129